

VOLTAIRE ET LE MODÈLE ANGLAIS : UN RAPPORT COMPLEXE

Laurence Macé

Université de Rouen / CEREdI

Les Actes de la journée « Voltaire anglophile/anglophobe ? » du 11 mai 2012 présentés dans ces pages s'inscrivent dans une longue tradition d'études voltairistes à l'université de Rouen, notamment sous le magistère de Christiane Mervaud dont on trouvera une contribution ci-après. On sait que les liens entre Rouen et Voltaire furent particulièrement forts : ils ont naguère fourni une large partie du numéro de la revue *Études normandes* consacré à « La vie littéraire à Rouen au XVIII^e siècle »¹, qui évoquait les amis normands de Voltaire (Cideville, les Bernières, Formont, le marquis de Thibouville), ses séjours répétés au château de la Rivière-Bourdet puis à Rouen, deux ans environ après le retour d'Angleterre. Le séjour de Voltaire à Rouen en 1731 demeure un moment assez énigmatique : tout juste sait-on, sur la base d'une correspondance peu abondante pour cette période, que Voltaire passa cette année-là sept mois en Normandie dont une partie à la campagne sous un nom d'emprunt, parlant « tantôt français, tantôt anglais »². Mois décisifs puisque celui qui, pour le public, est alors encore essentiellement un poète, y prépare l'édition clandestine d'un texte ébauché au moins en Angleterre, l'*Histoire de Charles XII*, son premier grand texte historique et son premier grand texte en prose, publié chez Jore sous la fausse adresse de « Basle, chez Christophe Revis » après la révocation du privilège accordé à la première édition parisienne. Au même moment ou dès avant l'interdiction peut-être, Voltaire s'adressait aux presses de Bowyer à Londres, qui mit en fabrication une édition de l'*Histoire de Charles XII* en français (bientôt suivie d'une autre édition française et de deux traductions) le 1^{er} janvier 1731³. Cette année-là, Londres grille donc la politesse à Rouen, avec l'aide de Voltaire pourtant installé en Normandie. Il existe donc non seulement une sorte de continuité, mais de complémentarité tactique entre Rouen et

1 *Études normandes*, 1997-1.

2 René Pomeau, « Voltaire à Rouen », *Études normandes*, n° 46 (1997-1), p. 9-19 (ici p. 16).

3 *VST*, t. I, p. 213.

l'Angleterre. Mais il ne faut pas voir d'anglophilie là, plutôt un intérêt bien compris et une manœuvre habile destinée à soustraire l'ouvrage à la police du livre français.

Au sein de la République des Lettres française et même européenne, Rouen est alors une ville très importante par son activité académique, par le nombre de ses auteurs et par une industrie éditoriale dont le dynamisme et les enjeux ont été étudiés par Jean-Dominique Mellot⁴. À cette industrie éditoriale particulièrement active, Voltaire va confier l'un de ses textes les plus importants, central pour la tension anglophile/anglophobe qui nous occupe : les *Lettres philosophiques*, publiées par l'imprimeur rouennais Jore en 1734 comme l'*Histoire de Charles XII* l'avait été trois ans plus tôt. C'est cette édition rouennaise clandestine, la première à intégrer la vingt-cinquième lettre contre les *Pensées* de Pascal, qui entraînera l'interdiction du texte, suscitant immédiatement non seulement à Rouen et en France, mais dans l'Europe entière, un scandale sans précédent.

116

Or dès 1732 – avant la parution des *Lettres philosophiques*, donc –, un abbé toscan, Antonio Niccolini, écrivait à l'un de ses amis, Celestino Galiani, archevêque de Naples et oncle de Ferdinando Galiani qu'on connaît mieux :

Je veux vous proposer un beau livre à lire et c'est la vie de Charles XII roi de Suède écrite par M. Voltaire, que je trouve admirable pour son style, son jugement, *la manière de penser et la liberté de l'auteur qui parle et pense comme s'il était né en Angleterre et non en France*⁵.

Voltaire anglophile au point d'écrire anglais, de parler et même de penser comme s'il était né anglais ? Nicholas Cronk, dans une conférence accessible en ligne, avait déjà avancé à propos des lettres anglaises (en anglais) de Voltaire⁶ cette idée qu'on trouvera reprise ici dans les communications de

4 Voir respectivement Daniel Roche, *Le Siècle des Lumières en province : académies et académiciens provinciaux, 1689-1789*, Paris/La Haye, Mouton, 1978 ; Robert Darnton, *Gens de lettres, gens du livre*, Paris, Odile Jacob, 1992 ; et Jean-Dominique Mellot, *L'Édition rouennaise et ses marchés (vers 1600-1730) : dynamisme provincial et centralisme parisien*, Paris, École des Chartes, 1998.

5 Naples, Società Napoletana di Storia Patria, Ms. XXX. A. 5, f. 20, lettre d'Antonio Niccolini à Celestino Galiani datée « Roma 19 luglio 1732 ». [« *Voglio proporvi un bel libro a leggere, e questo è la vita di Carlo XII re di Svezia fatta da Mr. Voltaire, che io trovo ammirabile per lo stile, per il giudizio, maniera di pensare, e libertà dell'autore, che parla e pensa come se fosse nato in Inghilterra, e non in Francia* »]. C'est nous qui soulignons. Inédite, cette lettre a déjà été citée par Salvatore Rotta, « Voltaire in Italia. Note sulle traduzioni settecentesche delle opere voltairiane », *Annali della Scuola Normale Superiore di Pisa*, XXXIX, 1970, p. 427-428.

6 Nicholas Cronk, « Des lettres anglaises aux *Lettres anglaises* », conférence présentée au colloque « *Imago mundi 2000* » organisé par le Centre de recherche sur la littérature de voyage (CRLV) et consultable en version audio en ligne à l'adresse <http://msh-diffusion.univ-bpclermont.fr/crlv2/swm/Page_Conference.php?P1=171>.

John Leigh et de Gillian Pink. Avec la continuité évidente qui existe entre les projets de la période anglaise et les éditions normandes, c'est cette idée qui a fourni le point de départ de la journée rouennaise dont les Actes sont publiés ici.

VOLTAIRE ANGLOPHILE/ANGLOPHOBE ?

Le sujet pourrait sembler rebattu tant la question des rapports entre Voltaire et l'Angleterre semble avoir été largement explorée. La question du modèle anglais, fondatrice des études voltairistes à travers l'édition canonique des *Lettres philosophiques* fournie par Lanson en 1909, a en effet d'abord été traitée à partir du séjour du philosophe en Angleterre (1726-1728) et du texte des *Lettres « anglaises »*. Développé à partir de cette double perspective biographique et éditoriale, le problème du rapport de Voltaire à l'Angleterre a ainsi longtemps été envisagé sous les catégories des « liens », des « rapports » que le philosophe et l'Angleterre auraient entretenus, des « influences » qui les auraient réciproquement nourris. Témoignent de ce type d'approches l'ouvrage de référence d'André-Michel Rousseau, *L'Angleterre et Voltaire* (Oxford, Voltaire Foundation, 1976), la thèse d'Ahmad Gunny, *Voltaire and English Literature. Study on English Literary Influences on Voltaire* (Oxford, Voltaire Foundation, 1979) et le colloque international *Voltaire et l'Angleterre* (Oxford, 26-28 mai 1978). On notera que ces études paraissent plus ou moins à la même époque, à la fin des années 1970, qui constituent plus généralement un moment important du développement des études sur le XVIII^e siècle⁷.

L'idée de la journée rouennaise n'était pas de remettre en cause ces travaux fondateurs nourris par une érudition de grande tenue difficile à prendre en défaut. Pour autant, la question du rapport de Voltaire à l'Angleterre devait-elle être tenue pour définitivement close ? Dans le domaine des études littéraires comme ailleurs, les lignes bougent, les angles d'approche, les méthodes, les sources et les moyens d'information se diversifient et se renouvellent, qui permettent aujourd'hui de reposer, sinon à nouveaux frais, du moins avec quelque fruit, la question du rapport de Voltaire au modèle anglais. C'est ce que nous avons voulu faire, non sans provocation, par le choix du titre « Voltaire anglophile/anglophobe ? ».

7 Avec notamment la tenue à Pise, en 1979, du V^e Congrès international de la Société internationale d'études sur le XVIII^e siècle. Pour les études plus anciennes en français, rappelons l'article de Fernand Baldensperger, « Voltaire anglophile avant son séjour en Angleterre », *Revue de littérature comparée*, n° 9 (1929), p. 25-61, et le cours de Charles Dédéyan, *Voltaire et la pensée anglaise*, Paris, Centre de documentation universitaire, 1956.

L'anglophilie de Voltaire est bien connue. Forgé au XIX^e siècle, le terme pose problème pourtant, comme du reste les phénomènes qu'il recouvre, que Voltaire qualifie plutôt comme ses contemporains d'« anglomanie », non sans une certaine forme de distance prudente d'ailleurs. Aux auteurs de la *Gazette littéraire*, il écrit le 14 novembre 1764 :

Mille gens, messieurs, s'élèvent et déclament contre l'anglomanie : j'ignore ce qu'ils entendent par ce mot. S'ils veulent parler de la fureur de travestir en modes ridicules quelques usages utiles, de transformer un déshabillé commode en un vêtement malpropre, de saisir jusqu'à des jeux nationaux pour y mettre des grimaces à la place de la gravité, ils pourraient avoir raison ; mais si par hasard ces déclamateurs prétendaient nous faire un crime du désir d'étudier, d'observer, de philosopher, comme les Anglais, ils auraient certainement grand tort, car en supposant que ce désir soit déraisonnable ou même dangereux, il faudrait avoir beaucoup d'humeur pour nous l'attribuer, et ne pas convenir que nous sommes à cet égard à l'abri de tout reproche⁸.

118

Dans le champ des études voltairistes, l'anglophilie de Voltaire demeure de fait largement circonscrite aux *Lettres philosophiques*, retenues comme emblématiques parce qu'elles en annoncent et en résument tout à la fois les principaux traits : le rapport à la philosophie de Locke et de Newton évoqué implicitement encore par Voltaire en 1764, mais aussi celui si particulier qui le lie à la langue anglaise ou encore à la culture de l'île, théâtrale notamment. Plusieurs des articles qui suivent – ceux de Nicholas Cronk, de Véronique Le Ru et de Gerhardt Stenger notamment – restent largement consacrés aux *Lettres philosophiques* qui ont été au cœur d'une actualité éditoriale importante ces dernières années puisque deux éditions de poche ont paru récemment (éd. G. Stenger, Paris, Flammarion, coll. « GF », 2006 ; éd. A. McKenna et O. Ferret, Paris, Classiques Garnier, 2010), dans l'attente de l'édition encore à paraître pour les *Œuvres complètes de Voltaire*⁹. Pour aborder la question du modèle anglais, les *Lettres philosophiques* demeurent un texte essentiel justement réinterrogé ici. Mais si leur témoignage, si puissant, cristallise l'attention, il éblouit peut-être aussi, rejetant dans l'ombre d'autres textes qui méritent aussi d'être étudiés sous cet aspect comme les textes alphabétiques tardifs interrogés ici à travers la question des Quakers par Christiane Mervaud ou les textes historiques sollicités pour la première fois sous cet éclairage par Myrtille Méricam-Bourdet.

⁸ Voltaire, *Lettre aux auteurs de la Gazette littéraire* (14 novembre 1764), M, t. 25, p. 219.

⁹ Signalons toutefois dans l'attente de cette édition critique qui prendra aussi en compte l'édition anglaise des *Lettres*, la réédition anglaise récente des *Letters concerning the English Nation*, éd. N. Cronk, Oxford, Oxford University Press, 1994.

L'anglophobie de Voltaire, elle, a bien moins attiré l'attention et apparaît plus problématique. Certes, elle n'est sans doute pas à envisager dans la même extension ni sur le même plan que son anglophilie, mais poser *ensemble* la question de l'anglophilie *et* de l'anglophobie invite à nuancer les positions, à remettre en cause les évidences. Le moment des *Lettres philosophiques* lui-même peut marginalement prêter le flanc au doute ou tout du moins aux questions. Que penser par exemple du départ précipité d'Angleterre rapporté en ces termes par le duc de Peterborough à Richard Towne à la fin du mois de novembre 1728 : « *It is as hard to account for our politics as for mr Voltaire's resolutions and conduct; the country and people of England are in disgrace at present, and has taken his leave of us, as of a foolish people who believe in god and trust in ministers* »¹⁰ ? Sur un plan poétique, faut-il interpréter les déclarations critiques des Lettres XVIII et XIX contre les auteurs anglais comme l'affirmation d'une position esthétique sincère, comme une posture ou comme une stratégie destinée à permettre au lecteur français de se sentir, sur ce point au moins, supérieur aux Anglais¹¹ ? Et l'anglophilie politique des *Lettres* n'est-elle pas à nuancer lorsqu'on voit le préfacier des *Letters concerning the English Nation* anticiper certaines critiques du public anglais jaloux de l'excellence de « [sa] constitution et [ses] lois, que la plupart révèrent jusqu'à l'idolâtrie »¹² et qui pourrait trouver trop tiède, en tout cas insuffisamment approfondie, l'analyse par Voltaire de son système politique ?

Poser ensemble la question de l'anglophilie et de l'anglophobie, majoritaire chez les contemporains de Voltaire, incite aussi à penser les inflexions du discours voltairien sur l'Angleterre en fonction des circonstances diplomatiques et politiques, en fonction des genres littéraires aussi. Après les *Lettres philosophiques*, comment chanter la bataille de Fontenoy célébrée partout en France comme la revanche effaçant momentanément des siècles de défaites (et singulièrement le démantèlement du port de Dunkerque consécutif au traité d'Utrecht de 1713) ? Et comment continuer d'afficher la même sympathie pour le modèle anglais quand, avec la guerre de Sept Ans, les pamphlets se multiplient contre la race parjure qui a osé capturer les vaisseaux français sans déclaration de guerre préalable et que l'anglophobie gagne les milieux cultivés, l'élite et jusqu'à l'Académie¹³ ?

¹⁰ 14/25 novembre 1728 (D342). [« Il est aussi difficile d'expliquer notre mode fonctionnement politique que les résolutions et la conduite de M. Voltaire ; le pays et le peuple de l'Angleterre sont maintenant en disgrâce [auprès de lui] et il a pris congé de nous comme d'un peuple insensé qui croit en dieu et a confiance en ses ministres »].

¹¹ C'est l'hypothèse formulée par N. Cronk, *Letters concerning the English Nation*, éd. cit., p. xx.

¹² *Ibid.*, « The Preface », p. 6.

¹³ Jean Guiffan, *Histoire de l'anglophobie en France. De Jeanne d'Arc à la vache folle*, Rennes, Terre de Brume, 2004, p. 83 et suiv.

POUR UN VOLTAIRE COMPLEXE

120 On ne trouvera pas la réponse à toutes ces questions dans ce numéro. S’y fait jour en revanche une image plus complexe du patriarche de Ferney, peut-être pas double comme le Janus *bifrons* érigé dans les années 1760 par la démonologie voltairienne, mais soucieuse d’interroger historiquement la complexité des prises de position du philosophe, l’évolution de sa ou de ses posture(s), la manière dont il adapte son discours aux genres qu’il pratique. Face au Voltaire monolithique légué par les manuels scolaires qui sédimentent des décennies d’histoire littéraire, étouffant à petit feu les idées de Voltaire et dissipant leur force, un nouveau Voltaire a commencé d’émerger de l’édition de la *Correspondance*, de la grande biographie *Voltaire en son temps* et surtout de l’entreprise érudite d’édition et d’annotation des *Œuvres complètes* : un Voltaire plus complexe, parfois en contradiction manifeste avec sa statue, pleinement inscrit en vérité – et plus encore qu’on ne l’avait pensé – dans les polémiques et les enjeux de son temps. Nouveau Voltaire, nouveaux chantiers comme les *Questions sur l’Encyclopédie* ou les grands textes historiques, nouvelles interprétations pas forcément consensuelles ni convergentes mais toujours forgées dans le patient travail d’édition critique, nouvelles sources enfin – je pense à l’exploitation des notes marginales des livres conservés à Ferney : on tient là beaucoup d’éléments qui permettent de prendre la mesure du profond renouvellement amorcé dans le champ des études voltairistes ces quinze ou vingt dernières années, mais qui tarde peut-être à passer dans le grand public – celui des étudiants, des élèves plus jeunes, des lecteurs tout court – qui motive profondément nos travaux. Notre souhait est que les communications présentées sur cette question ouverte de l’anglophilie/anglophobie de Voltaire le 11 mai 2012 devant un parterre de professeurs de l’académie de Rouen, avec le soutien du CEREdI de l’université de Rouen, de la Voltaire Foundation et de la Société des études voltairiennes, aient contribué à renouveler un peu l’image parfois trop consensuelle et de ce fait aussi peut-être injustement pâlie de notre auteur.